

ABONNEMENTS... Trois mois... Six mois... Un an...

RÉDACTION et ADMINISTRATION: ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES... Les annonces sont reçues...

LE CAS MILLERAND

La Fédération Socialiste de Bretagne n'a pas participé au Congrès de Bordeaux et par suite, n'a pas eu à se prononcer sur le cas Millerand qui passionne les socialistes français et préoccupé ceux des autres nations européennes.

La F. S. B. n'a point obéi dans la circonstance à une vaine pusillanimité opportuniste; elle n'a point fui les responsabilités; elle a maintenu purement et simplement la ligne de conduite qu'elle a toujours eue.

Quand elle s'est fondée en 1900 au Congrès de Nantes, elle a fait sienne la déclaration de principes de la Fédération Socialiste Nantaise qui impose à ses adhérents de poursuivre activement l'union des forces socialistes et l'unité d'action du parti.

Aussi lorsque le Comité général ayant convoqué le cas Millerand après les cas Jaurès, a mis en demeure la F. S. B. de se prononcer pour ou contre l'exclusion de Millerand, le Comité fédéral de Bretagne a donné l'ordre à ses délégués de se retirer, trouvant que les organisations socialistes avaient autre chose à faire que d'user leurs forces en querelles de personnes.

Cette décision a été approuvée par le Congrès de Rennes qui a proclamé l'autonomie fédérale absolue de la F. S. B. Certes, on ne peut pas dire que ce soit le cas Millerand qui a fait prendre cette grave résolution, mais il en a été la cause, en posant la question qui a été résolue par le Congrès de Rennes.

Si la F. S. B. n'a pu à prendre de détermination au sujet du cas Millerand, elle ne s'en est point désintéressée et le vote du Congrès de Bordeaux a donné lieu à de nombreux échanges de vues dans nos groupes.

La question avait du reste une réelle importance car elle a permis de bien préciser les deux courants qui existent et qui doivent nécessairement exister dans le parti socialiste: le courant révolutionnaire et le courant réformiste.

et une technique qui lui sont propres, à la transformation de la Société et d'ailleurs, les soutiens du régime bourgeois, qu'ils soient réactionnaires, conservateurs ou libéraux, ne s'y trompent pas, ils le classent, et ils le combattent violemment comme collectiviste et comme adversaire irréconciliable.

Seulement, comme Millerand a une volonté tenace, comme il fait autre chose que des discours, comme il est éminemment organisateur, il fonde au milieu de difficultés sans cesse renouvelées, malgré les hésitations de ses propres amis, même celles de Jaurès, le parti socialiste réformiste.

A notre avis, et c'est l'avis d'ailleurs de la F. S. B., il convient de mettre la même ténacité, la même force de volonté à organiser le parti socialiste révolutionnaire: il ne faut pas que celui-ci reste dispersé dans l'union socialiste révolutionnaire, le P. O. S. R. et dans le Parti Socialiste Français et pour cela, il serait désirable qu'il se trouve au côté gauche de l'armée socialiste un ou plusieurs Millerand, qui rassemblent tous ces éléments aujourd'hui dispersés et en fasse un tout.

Cet organisateur existe d'ailleurs. Pourquoi toutes les fractions du Parti Socialiste Révolutionnaire ne se groupent-elles pas autour de Jules Guesde, qui a su si bien discipliner le P. O. F. Le Parti socialiste, avec ses deux ailes bien disciplinées, rattraperait vite le temps qu'il a perdu depuis sa scission, car les événements, le favorisent.

Dissent nos amis nous accusent d'optimisme, nous déclarons être très tranquilles sur l'aboutissant qui est plus prochain qu'on ne croit, du mouvement qui entraîne les sociétés humaines et qui est la Révolution Sociale.

Qu'importe, après tout, que nos Réformistes, en espérant arracher des concessions à la bourgeoisie, se fassent des illusions si la fatalité des choses doit faire servir leurs efforts à la transformation de la communauté humaine.

A aucune époque, les faits économiques n'ont plus manifestement déterminé les faits politiques et sociaux: il faut être du Conseil général de la Loire-Inférieure pour ne pas s'en apercevoir.

Ce disciple de Jean-Jaures est en même temps son imitateur. Le baptême de ses enfants à l'époque où il était directeur du journal Lyon, a été l'occasion de différentes manifestations dont le souvenir doit lui être pénible.

Dans la cérémonie baptismale il a déployé peut-être quelques de pompe, mais non moins de dévotion, que l'ourge du Jourdain en pareille circonstance.

Nous ne saurions souffrir sans protester que de semblables personnages, sans conviction et sans pudeur, aient fait peser le soupçon hypocrite sur la sincérité des plus fermes et des plus vaillants défenseurs de la libre-pensée républicaine.

Ce n'est pas être adieu à dire de pratiquer plus ou moins au peu tous les cultes. C'est même tout le contraire.

Et cependant, on voit que cette vérité avait besoin d'être démontrée.

Le droit de réponse, — je ne veux pas dire de dérisoire, — était un « droit saint et sacré », je me permettrais de faire observer à Adrien Farjat que j'étais au « Peuple de Lyon », en ce qui concerne le « Peuple de Lyon », en ce qui concerne le « Peuple de Lyon ».

Cette époque, ma fille avait neuf ans et mon fils sept, — des âges où on ne fait pas baptiser les enfants.

Les maîtres laïques qu'avaient conquis à Paris les Rulle et les Boni de Castellane et autres lieux portaient ombre quand même à la colonie étrange qui venait à chaque renouveau étaler à Nice ses grâces fripées et d'un aloi douteux.

Voici d'ailleurs un extrait de l'éloquence épistolaire dont ces dames viennent d'assommer le maire de Nice qui n'en peut, mais :

« Les mandres soulagées de la colonie étrangère ont vu leur regret et leur déception être gènes dans le libre exercice de leur religion, dans les locaux de leur choix et auprès des initiés de leur langue. Ils tentent à faire part à M. le maire de leur douleur et étonnement au sujet des mesures annoncées contre diverses chapelles de Nice.

« Nous descendons, Gabriel et moi, et appuyés de notre gérant, du brave père Garnier et de Louis Marie, acclamation secrétaire de rédaction au « Peuple », nous mimes en déroute complète les « bondieusards ».

« Ce n'était précisément pas là, de ma part, — car j'écopai dans la bagarre, — un acte de « bondieusard ».

« Je pourrais citer encore d'autres faits. Je pourrais dire qu'en 1886, à Bordeaux, alors que, pourtant, j'étais étranger à l'action socialiste, je faisais entrer civilement, ma grand-mère, Jeanne Robert; que depuis...

« Les disciples de Jaurès » le savent aussi bien que Jaurès lui-même et ils ne s'en émeuvent pas plus que Jaurès. Laissons les frants à celui qui les fait.

Nadine comprit qu'il aurait été monstrueux de le tromper davantage; aussi, elle lui dit d'une voix mal assurée : « Max, vous l'avez deviné, je ne vous aime plus. A quoi bon le cacher plus longtemps reprimé-elle avec plus de surance. Le cœur s'est des secrets que l'on ne peut deviner. Le mien a-t-il subi un choc? Je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est que je vous aimais d'un amour réel et que cet amour s'est refroidi. Depuis, j'ai cherché à me tenir sur mes gardes, à ne pas laisser à la jalousie le loisir de se saisir de moi. Consolez-vous, car une autre jeune fille vous rendra la vie plus heureuse, et disons-nous adieu ».

« Max écouta ces paroles, figé, les yeux grands ouverts, le visage pâle et contracté. Il eut un soufre atroce. Il voulait parler, dire qu'il était impossible que son doux rêve s'évanouît ainsi, mais il n'en eut pas la force: il se précipita au premier étage et se précipita à froidement, il s'éloigna en chancelant, comme un homme ivre.

Nadine le suivit des yeux et entendit le sable de l'allée qui criait sous ses pas. Alors, elle passa la main sur son front qui était devenu froid, inondé, et avalant une rose, elle en jeta les pétales au vent avec un sourire amer sur les lèvres.

« Deux ans après, par une matinée ensoleillée du mois de mai, Nadine était étendue froide et morte sur un lit jonché de lys et de roses. Dans la magnifique chambre à coucher aux murs bleu pâle, des gerbes de fleurs étaient éparpillées un peu partout.

« La jeune fille avait voulu s'exiler de la terre avec leur parfum suave en même temps que morte. Sur sa table d'ouvrage en palissandre, entre les gerbes et les tubéroses, se trouvait sur lequel Nadine avait l'habitude de noter ses impressions était ouvert. D'une main tremblante, elle avait écrit pour la dernière fois :

« Demain, il va donner son nom à une belle jeune fille qui l'a compris et aimé. Et pourtant, il pense encore à moi... Je ne sais que j'aurais pu reprendre ma robe à la page où je l'avais laissé, mais comment mander un mot d'affection après l'avoir congédié? Il aurait certainement répondu par une sourde ironie. L'amour que j'avais eu pour lui ne m'aurait servi à rien, et en voyant ses côtés d'une autre, et peut-être heureux.

« Aussi, dans quelques heures, les fleurs qui furent les témoins muets des paroles qui brisèrent un cœur, me tuèrent... »

NOS DÉPÊCHES

Manifestations ouvrières en Italie. Rome, 29 avril. — Les ouvriers agricoles sans travail d'Inola se sont réunis à la chambre de travail de cette ville, et ont nommé une commission pour présenter au sous-préfet un mémoire relatif aux travaux à entreprendre par le gouvernement en vue d'enrayer le chômage.

La Révolte des Moines

Intervention de la troupe. — Evacuation du couvent. — Soldats blessés. Grenoble, 29 avril. — L'expulsion a manqué militairement des moines du couvent de la Grande-Chartreuse, à Saint-Laurent-du-Poit, à eu lieu ce matin, en présence d'environ quinze cents personnes, qui avaient pris la précaution d'arriver au couvent avant que les routes qui y donnaient accès fussent barrées par la troupe. C'est-à-dire vers minuit.

« Un bataillon du 140e de ligne et six hommes du 6e génie sont parvenus devant le monastère à deux heures et demie du matin, suivis d'un escadron sous le commandement du lieutenant-colonel Dhauterville, de 220 dragons, stagiaires au 4e dragons. Les quelques centaines de personnes massées près du couvent, ont accueilli la troupe par le chant de la « Marseillaise » et les cris de : « Vive l'armée ! »

« A trois heures, 200 personnes sont groupées devant le grand portail d'entrée. Elles refusent de se écarter, malgré la sommation d'un des officiers de gendarmerie. Les cris redoublent de toutes parts, deux compagnies en rang serré entourent ces manifestants, qui se pressent contre le portail. La résistance est vive. Les gendarmes tirent la troupe, et leurs chevaux sont frappés à coups d'algèrocock.

« Un capitaine est atteint à la tête et légèrement blessé. Un soldat du 140e est frappé au front d'un coup de poing américain.

« Conspuez Rajon l'A bas Combes ! Vivez les Chartreux ! » crie la foule. Sur l'autre face du couvent, des scènes à peu près pareilles se passent en même temps.

« A trois heures quarante-cinq, les manifestants sont refoulés à l'écart et le troupe restée maîtresse de l'entrée principale du monastère. M. Réaume, procureur de la République, l'objet des clamours des protestataires et forcé hué, tandis qu'il avance vers la porte du couvent. Les cloches sonnent le tocsin, et derrière le cordon de troupes le tapage continue. M. Réaume, procureur de la République, est arrivé devant le portail. Un tiz la chaîne de la clochette du monastère et l'autre laissé retomber le marteau. Le guichet s'ouvre.

Actes Nécessaires

On nous assure que le président du Conseil vient de donner des ordres très nets et très précis aux préfets pour que l'exécution des décrets de dissolution se fasse dans le plus bref délai possible: d'autre part, le ministre de la justice aurait invité ses procureurs généraux à poursuivre toutes les infractions qui se produiraient sur la voie publique les actes de rébellion.

Nous espérons que les événements n'apporteront pas de démenti à cette nouvelle. Les journaux de sacristie ont le toupet d'insinuer que les menaces des cléricaux ont intimidé le gouvernement et l'ont fait reculer.

Ils assurent que pour tenir la loi en échec il suffit de se montrer audacieux. Les colatins vont, nous voulons le croire, apprendre à leurs dépens qu'il n'en est rien.

Le gouvernement doit traquer avec énergie les émeutiers à la solde de la Congrégation. Dès que ceux-ci sentiront le ministère résolu à agir, ils s'évanouiront.

CHRONIQUE

AMOUR ÉTRANGE. Ils se promenaient tous deux, dans le jardin d'une superbe villa, en se donnant le bras. « A quel moment ce mariage? dit amoureux-ment Max à sa fiancée. Nadine laissa retomber son bras et, devenue tout à coup pâle, se laissa choir sur un banc. Le moment terrible qu'elle redoutait était arrivé. Elle se demandait ce qu'elle devait répondre, mais le temps de réfléchir lui fut de son cœur. Fallait-il, en consentant, fixer le jour du mariage, ce jour tant désiré par les fiancés, ou bien dire toute la vérité à Max? Après tout, elle lui dirait que depuis longtemps elle avait consulté son cœur qui était resté muet et inexorable. De cette façon elle préparait celui qui avait placé en elle ses plus chères espérances au coup qui le frappait.

« Max la regardait avec anxiété, attribuant ce silence à la grande émotion qu'elle ressentait, puis continuant à lui prendre la main : « Tout est prêt, Nadine. Le petit nid capitonné dont je t'ai parlé tant de fois est là qui t'attend. Allons, dis-moi à quand? La jeune fille poussa un soupir : « Laissez-moi un instant seule, je vous en prie, dit-elle. Donnez-moi le temps de réfléchir. Un sobriquet indigne comprime l'élan du jeune homme : « Que dis-tu? Tu veux réfléchir, et pourquoi? Est-ce qu'on réfléchit devant le bonheur? Oh! Nadine, tu ne m'aimes plus ! »

Un instant la comtesse resta immobile, pâle comme un cadavre, se croyant le jouet de quelque affreuse hallucination, la victime d'un épouvantable cauchemar. Enfin, ne pouvant plus douter, ses yeux s'ouvrirent d'étonnement. Elle poussa un cri, un cri horrible, un cri de désolation suprême. Ses bras s'étendirent en avant, battirent l'air. Et elle tomba d'un seul coup comme une masse, sur le tapis, inanimée.

C'était été un véritable deuil dans la haute société parisienne, lorsqu'on avait appris tout à coup que la comtesse Raphaële de Rochemaure se retirait absolument du monde, allait habiter en province son château de Rochemaure et même mettait en location son hôtel de la rue de Bellechasse, comme pour lui faire affirmer que sa retraite était sans espoir de retour. La comtesse, en dépit de la frivolité de sa vie, ne comptait, en effet, avant d'elle, que de la mort.

Cà et Là

LES LIONS AFRICAINS. On télégraphie de Capetown que la construction du grand chemin de fer du Cap au Caire a trouvé des adversaires qui ne sont pas désignés. La section de Bulawayo, les nombreux lions qui vivent dans le pays attaquent sans cesse les ouvriers. Plusieurs terrassiers indigènes ont été tués par les fauves, qui ne respectent pas même les agents de la force armée. Une nuit, ils ont pénétré dans une tente et ont entraîné d'un seul coup dans la forêt le lieutenant-colonel de la République. Et les malheureux lions n'en parlent pas moins, dans les prochains expresse, à destination des ménageries européennes.

LES RENTES D'UN EVEQUE. Au récent congrès des sociétés savantes, qui s'est tenu à Bordeaux, un membre de quelque académie de province a donné lecture d'un intéressant étude.

« SEN BATTRE L'ŒIL ». On se figure peut-être que l'expression d'argot : « Sen battre l'œil » est d'origine récente. Or, dans une lettre, jusqu'à présent inédite, de Mme Howard, on vient de découvrir cette locution plutôt désuète, qui se trouve dans une lettre de 1638, adressée à un certain M. de la Roche, par un certain M. de la Roche.

« A quel un érudit, lecture en main, répond que ce terme se rencontre également dans le « Mercure galant » de Bourlaque. « Ainsi, on s'en battait l'œil — même sous Louis XIV, qui salt même si l'on se battait pas l'œil chez les Romains? »

LA POLITIQUE

LES DISCIPLES DE JAURÈS. Sous ce titre, Adrien Farjat, l'un des plus sympathiques orateurs qui gardent le cabinet de M. Rochefort, publie, 2e mois sujet, une sorte de réquisitoire.

Malheureusement la virulence et l'indignation de son excellent confrère — car Adrien Farjat l'est de cœur, de la « Petite République », est le meilleur des hommes, — malheureusement la virulence et l'indignation de son Fouquier-Tinville, si elle peut me valoir les anathèmes de tous ceux qui ne me connaissent pas, fera sourire tous ceux qui savent l'approcher un mot de politique.

Fouquier-Farjat me conteste le droit de partir en guerre contre les Congrégations — ce qui est au moins étrange, sous la plume d'un libre-penseur comme lui, alors même que je serais le bondieusard qui dénonce l' — et pour expliquer son interdiction, il m'accuse, sans rire, d'édifier journellement les fidèles de l'Eglise catholique, dans une paroisse, par mes pratiques pieuses!

« Le Réveil du Nord, organe du socialisme bien pensant, part en guerre avec un singulier ardeur contre les congrégations. « Ce journal est son droit aussi bien qu'il vous, » dira-t-on.

LA BUVEUSE DE LARMES

PAR Pierre DECOURCELLE

PREMIERE PARTIE

— « Oui, je sats tout cela, c'est un homme d'Etat. Un grand homme... Mais aux yeux d'une femme quel mérite lui trouvez-vous? Il est vieux... »

au fond de son cœur un autre choix... — Dame! ma chère Lydia.

— Eh bien! si cela était précisément! Si j'avais rêvé de me donner par la première fois à un homme qui fut beau, qui fut robuste, qui fut fier de sa beauté et de sa force et ne s'attardât pas dans ces phrases sentimentales et naïves qui éduquent la passion jusqu'à lui donner un goût de tisane!... Et si ce rêve, je voulais le réaliser... — Je ne vous comprends pas, Lydia.

— En êtes-vous bien sûr?... murmura l'ensorcelée d'une voix brûlante, et approchant en parlant ses lèvres du visage du héros si près que son souffle effleurait la joue de celui-ci. Lydia! Vous êtes folle!... balbutia-t-il frissonnant sous ce frottement grisâtre... Oui, vous êtes folle... Et vous me rendez fou! — Tant mieux! continua-t-elle s'approchant plus près encore! C'est ce que je veux!... — Mais votre mère? — Ma mère?... Qu'est-ce que cela fait? — Lydia.

Le pauvre homme était depuis plusieurs heures en proie à une longue et cruelle insomnie.

Au moment où elle allait abandonner son enfant tant aimée pour la remettre entre les mains d'un époux, elle éprouvait plus que jamais le remords de la faute dont celle-ci avait été le témoin.

« Elle apprendrait aussi et surtout à Lydia par combien de larmes et combien de désespoirs on paie plus tard les joies faciles et courtes des amours illicites; elle lui demanderait pardon d'avoir failli et la conjurerait de ne jamais faillir elle-même.

Un instant la comtesse resta immobile, pâle comme un cadavre, se croyant le jouet de quelque affreuse hallucination, la victime d'un épouvantable cauchemar.

« Elle avait été un véritable deuil dans la haute société parisienne, lorsqu'on avait appris tout à coup que la comtesse Raphaële de Rochemaure se retirait absolument du monde, allait habiter en province son château de Rochemaure et même mettait en location son hôtel de la rue de Bellechasse, comme pour lui faire affirmer que sa retraite était sans espoir de retour.

« Elle apprendrait aussi et surtout à Lydia par combien de larmes et combien de désespoirs on paie plus tard les joies faciles et courtes des amours illicites; elle lui demanderait pardon d'avoir failli et la conjurerait de ne jamais faillir elle-même.

Elle avait aussi, dans les premiers temps de son séjour à Rochemaure, et peu de temps après le mariage de Lydia, reçu une lettre de celle-ci.

« Elle avait aussi, dans les premiers temps de son séjour à Rochemaure, et peu de temps après le mariage de Lydia, reçu une lettre de celle-ci.

« Elle avait aussi, dans les premiers temps de son séjour à Rochemaure, et peu de temps après le mariage de Lydia, reçu une lettre de celle-ci.

LA FIN.